

Au printemps tombent les feuilles

Olivier Gamelin

Numéro 150, septembre 2016

Persistance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83432ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gamelin, O. (2016). Au printemps tombent les feuilles. *Moebius*, (150), 106–112.



Cueillette, R. Martin

OLIVIER GAMELIN

Au printemps tombent les feuilles

Malgré l'hiver, il avait conservé ses feuilles. Rebelle parmi les caducs au milieu de la forêt. Des feuilles rougeâtres, tremblotantes, quasi translucides comme du papier de soie, les pétioles solidement ancrés au nœud de leur tige. Ni les bourrasques du nord, les coups de tabac hivernaux, ni les oiseaux de février qui y posaient leurs griffes ne parvenaient à les détacher. Une frondaison persistante qui se moquait de la ronde des saisons. Qui faisait fi de sa nature éphémère, même recouverte d'une neige en flocons de plume. Ces feuilles entêtées, rondes et dentelées, au pourtour asymétrique, à la ténacité inébranlable, retenaient leur souffle depuis cinquante ans.

À la fenêtre d'une cambuse érigée à proximité, un homme regardait l'indocile feuillu. Malgré le cumul des calendriers, il dédaignait, opiniâtre, de payer tribut à la nature. Pourtant, tout le menait vers la tombe. Non seulement assistait-il, impuissant, au crépuscule de sa vie, mais qui plus est son dénuement reflétait la modestie de sa condition, de l'isolement social à sa santé fragile, en passant par l'indigence pécuniaire. Alfred ne comptait plus les années de son existence. Il était vieux depuis toujours. Vieux et seul depuis cinquante ans. Seul et triste depuis leur mort à toutes les deux.

Devant lui, une page blanche abandonnée sur une table bricolée à l'aide de quelques bouts de planche, muette comme le tableau d'hiver qui s'étirait de l'autre côté de la vitre. Tous les jours Alfred s'assoyait-là et tenait entre ses doigts un stylo à bille qui n'avait jamais tracé mot.

Le vieillard nourrissait le désir persistant, jamais assouvi, d'écrire à sa fille. Chaque matin il s'atablait devant la fenêtre, laissant errer sa prunelle d'abord sur le reflet de ses propres rides, puis sur les branches de cet arbre au feuillage immortel. Inévitablement, des larmes éclataient comme autant de petits obus sur l'écritoire improvisée. Tous les matins ce manège stérile se répétait. *Ad nauseam* depuis un demi-siècle.

C'était là l'esquisse d'une campagne baignée dans un sommeil hiémal. Un homme au grand âge planté dans une cabane tout aussi vieille et dont les murs, comme ses os, s'obstinaient à tenir debout. Dehors, un arbre privé de défeuillaison, même en hiver. Une peinture exempte de couleur, de forme, d'ombre, dépourvue de contour, quasi incolore comme la célèbre toile de Malevitch. Et ce désir vain de communication. Cette histoire sourde derrière l'œuvre, la page. Sans mot. Sans nom sinon celui d'Alfred. Celui de sa fille, Justine, décédée il y a cinquante ans. Les yeux de sa femme, morte en couches. Et cet arbre, un orme pleureur, peut-être, ses branches allongeant leur frondaison jusqu'à la terre où son large pied s'enracinait.

Alfred se racla rudement la gorge. Une toux rauque s'obstinait à lui faire la vie dure depuis le début de l'hiver. Un hiver qui n'en démordait pas, même si l'éphéméride dégrafait déjà sa grille du printemps. Aucun bourgeon ne semblait impatient de percer l'écorce de la saison froide. Au contraire. Les heures algides signaient jour après jour leur œuvre avec du mercure gelé sous zéro. Une nouvelle saison sonnait à la porte, mais personne ne semblait disposé à l'accueillir. Alfred courba l'échine pour que s'estompe cet accès de toux. Il tâta la poche de son pantalon, n'y trouva guère son mouchoir. Dans sa bouche, un glaviot roulait sa consistance entre une poignée de dents qui s'égrenaient ici et là. Il expectora derechef. Comme la première fleur du printemps, une ouate de sang explosa sur la feuille blanche. Un rouge hypnotique. Une éclaboussure dans le demi-jour. Dehors, une feuille de l'orme se libéra sans bruit et s'envola au-dessus de la neige légère.

Justine était née à pareille date, au quart d'une année où les mois se chevauchaient jusqu'à se confondre. En fait, elle n'avait jamais vu le jour. L'accouchement avait été difficile. Impossible. Paraphé par la camarade. En dépit des poussées abdominales, des cris torturés, des soins prodigués, la colombe s'était métamorphosée en corbeau, cramponnée jusqu'à la fin aux entrailles de sa mère. Et tout ce sang! Ces draps qu'Alfred avait blanchis pour que la fillette s'imagine entrer dans le monde par la porte d'un nuage. La mère avait rendu son dernier souffle après deux jours de peine, Justine toujours en son sein. Justine. Ce nom, elle le tenait d'un baptême posthume, officieux, présidé par sainte Justine dont la fête coïncidait avec le jour de sa naissance. Ou plutôt de sa mort. Alfred avait soigneusement nettoyé le corps de sa femme sans l'arroser d'une seule larme. Comme si la douleur était à ce point cyclopéenne qu'elle ne parvenait pas à s'écouler. Lorsqu'il avait jeté l'eau souillée de l'accouchement à l'extérieur de la maison, une tache de sang s'était répandue sur la neige. C'était là, à cet endroit précis, l'été venu, qu'il avait planté l'orme, non sans y avoir préalablement mis en terre sa petite famille. Du jour au lendemain, le temps s'était statufié. Alfred était mort, lui aussi, en quelque sorte. Seul l'orme prenait la relève de la vie.

Alfred chiffonna la feuille sanglante, tira machinalement d'une boîte une autre page et laissa son regard vagabonder de l'autre côté de la fenêtre. Dehors, l'orme semblait embrasser le même silence, à l'image d'une lettre postée à un ami lointain avec qui, l'espace d'un moment, on partage sa solitude. Le vieil homme connaissait la plus petite ridule de l'arbre. La moindre ligne d'écorce ne lui échappait pas, le repli d'ombre le plus subtil, du bourgeon nouveau jusqu'à la cime mature dont il se coiffait aujourd'hui. Peu à peu le tronc s'était ramifié jusqu'à former d'épaisses futaies qui retombaient au sol comme une crinière de lion. À l'époque, l'orme l'avait séduit, s'était imposé. Féru de mythologie, Alfred s'était rappelé que chez les Grecs de l'Antiquité, l'orme était associé à Hermès et à Oneiroi, dieu des songes et de la nuit, descendant d'Hypnos, dieu du sommeil, frère de

Thanatos, dieu de la mort. Une filiation dans laquelle il se reconnaissait. Chaque printemps, de nouvelles branches se greffaient aux anciennes, des fleurs rouges, sans pétale, apparaissaient sur les rameaux de l'année précédente, puis des feuilles vertes qui finissaient par rougir l'automne venu. Sans jamais tomber. Au début Alfred n'avait pas remarqué cet inexplicable phénomène. Cinquante ans plus tard, il en était venu à cette évidence : l'orme ne perdrait jamais ses feuilles.

Alfred appuya son crayon sur la feuille et traça quelques mots : « Ma petite Justine »... Les mots laissèrent aussitôt place à un filet de toux caverneuse. Le vieillard se leva, expulsa l'air bruyamment et fripa à nouveau la page, qu'il brûla dans un poêle rougi. Autant de gestes répétés comme un automatisme. Il aurait voulu souffler à l'oreille de Justine les mots justes afin d'atténuer la culpabilité qui, croyait-il, rongeaient l'âme de la fillette. Après tout, n'était-elle pas responsable de la mort de sa mère ? Gonfler les voiles de ses phrases jusqu'au ciel pour qu'elle comprenne que l'existence est ainsi faite de va-et-vient entre la lumière et la mort et, qu'à l'exemple de l'orme, seul le souvenir persiste et creuse ses racines. Alfred aurait souhaité lui décrire des bouquets de rêves avortés, d'espoirs déçus, mais en trouvant les mots d'un père qui console son enfant au milieu de la nuit. En vain. « Ma petite Justine »... Voilà tout ce qu'il parvenait à écrire.

Alfred cracha un second caillot de sang. Riche et visqueux. D'un rouge d'encre, opaque et asphyxiant. Sa gorge se noua. Durant de longues minutes, il fut incapable de reprendre son aplomb. Si bien qu'il crut un instant que le cor de sa dernière heure sonnait enfin l'hallali. Les cinquante dernières années défilèrent une à une devant lui en images brèves et intenses. Des journées stroboscopiques. Dehors, au premier plan d'un paysage immaculé, une seconde feuille de détacha de l'orme, sans bruit.

Cette dernière crise avait été violente. Davantage qu'à l'habitude. Alfred s'inquiéta, sans plus. Un sillement

s'obstinait maintenant à chanter sa note au fond de sa gorge. La peau de son visage, devenue translucide, laissa deviner une circulation sanguine laborieuse. Alfred se leva à grand-peine, alimenta d'une bûche un feu devenu somnambule, s'emmitoufla dans des vêtements doublés et sortit pour reprendre haleine. Le vent du sud, encore timide mais doux et amical, lui fut salutaire. Accoutumé au reflet d'argent du soleil sur la neige, il aperçut les deux feuilles d'orme délivrées de leur éternité. Alfred demeura stupéfait, comme si un peintre avait taché d'un coup de pinceau malicieux le tableau de son existence. Deux mouchetures de son qu'un grain balaya aussitôt. Et le grain devenu tourbillon, d'autres feuilles s'arrachèrent une à une de leur branche. Du tourbillon à la rafale, les feuilles virevoltèrent ici et là, tissant les mailles d'un voile rouge autour de l'ermite. Remis de son étonnement, Alfred se rua à l'intérieur, s'installa à l'écritoire et commença à rédiger une longue lettre adressée à Justine. Une interminable missive. Les pages s'enfilaient à la course les unes derrière les autres. Par la fenêtre, un orme à demi dénudé semblait lorgner le vieil homme, ravi.

Le printemps arriva enfin. Avec lui la floraison, le réveil des animaux, le bourgeonnement de la nature. Ici et là, des fleurs pointaient leur bouton à la ramée des arbres. Depuis quelques jours déjà, la bicoque d'Alfred ne laissait plus échapper sa fumée grisâtre. Un silence respectueux planait au-dessus de la forêt. Sous le poids d'une neige gorgée d'eau, une partie du toit s'était effondrée depuis peu et personne n'avait jugé bon de la redresser. Sur le rameau dégarni d'un orme, une sitelle à poitrine rousse posa ses griffes pour se délasser. Au pied de son perchoir, un revêtement de feuilles rouges entourait une petite croix de bois qui, d'après son état de décrépitude, devait avoir été plantée là il y a belle lurette. On eût cru l'arbre mort tant le printemps n'avait sur lui aucune emprise. L'oiseau s'envola jusqu'à la cabane et replia ses ailes sur le rebord de la fenêtre. À l'intérieur, un vieil homme incliné sur une planche de travail, la tête au creux de ses bras repliés. Le corps rigide comme un hiver qui ne veut plus finir. Autour de lui, un tapis de pages noircies de pattes de mouche,

maculées de sang, rougies comme les feuilles d'un vieil orme qui refusait de mourir.